

FEUILLETON DU "MONDE ILLUSTRÉ"

Montréal, 24 juillet 1886

LES
DEUX SŒURS

DEUXIÈME PARTIE—(Suite)

QUAND ils furent sortis du restaurant —
—Avez-vous de l'argent ? demanda le
vieillard.
—Oui, monsieur.
—En ce cas, je vais vous mettre dans
une voiture. En arrivant à destination, c'est-à-dire
à l'hôtel de Manoise, vous donnerez trente-cinq
sous au cocher, le prix de la course augmenté du
pourboire habituel.

—Oui, monsieur.
Ils traversèrent la place.
Georgette monta dans un
coupé et le vieillard dit au
cocher :

—Vous allez conduire ma-
demoiselle rue d'Assas, n° 4.
Le cocher fouetta son che-
val. La voiture partit.

Arrivée rue d'Assas, Geor-
gette mit pied à terre et donna
trente-cinq sous au cocher
comme le vieillard le lui avait
recommandé.

—Baron de Manoise, n° 4,
lui dit le cocher ; voilà la
maison.

Georgette, son paquet sous
le bras, s'approcha d'une pe-
tite porte, placée à côté d'une
autre plus grande, et tira un
bouton de cuivre. La porte
s'ouvrit. Elle entra. Elle vit
devant elle, au fond d'une
cour, un grand bâtiment silen-
cieux, et, derrière, des arbres
qui s'élevaient plus haut que
la toiture. Étonnée de ne voir
personne, elle ne put se dé-
fendre d'un sentiment de
crainte inexplicable et hésitait
à avancer.

Soudain, une grosse voix
rude se fit entendre, disant :
—Qu'est-ce que vous vou-
lez ?

Georgette, effrayée, tourna
la tête à droite et, sur le seuil
d'une porte, vit un grand
homme barbu, ayant un ventre
énorme et de grosses joues
vermillonnées.

—Je voudrais voir M. le
baron de Manoise, répondit-
elle de sa voix douce.

—Je n'entends pas, dit le
portier ; approchez-vous, on
ne vous mangera pas.

Georgette marcha vers la
loge.

Alors une femme se dressa à côté de l'homme ;
elle avait l'air revêché et arrogant de celui-ci ;
mais petite, pâle et maigre, ces deux types de la
domesticité de l'illustre faubourg présentaient un
contraste frappant.

—Monsieur et madame, je voudrais voir M. le
baron de Manoise, répéta Georgette.

Le portier mit un poing sur sa hanche et la toisa
des pieds à la tête.

—Ah ça ! ma petite, fit-il, d'où venez-vous
donc ?

—De mon pays.

—Quel est votre pays ?

—Les Ardennes.

—Le comte de Raucourt a un château par là, fit
observer la femme.

—C'est vrai, dit Georgette.

—Ainsi, reprit le portier, vous voulez voir le
baron de Manoise ?

—Oui, monsieur.

—Qu'avez-vous donc à lui dire ?

—Je désire lui demander un renseignement.

—Eh bien, ma petite, il ne vous le donnera pas.

—Pourquoi, monsieur ?

—Pourquoi ? parce qu'il est mort depuis plus
d'un an.

Georgette devint affreusement pâle.

—Mort ! soupira-t-elle.

—Est-ce que vous le connaissiez ?

—Oui, je l'ai vu une fois ou deux.

—Vous ne le verrez plus. Il est mort d'une
façon affreuse et, moins de deux mois après, nous
enterrions sa sœur, mademoiselle Jeanne de Ma-
noise.

—Qui était bien la meilleure créature du bon
Dieu, ajouta la femme avec un semblant de sensi-
bilité.

—Alors, continua l'homme, ayant perdu ses
deux enfants, madame la baronne a quitté Paris, et

—Je venais demander à monsieur le baron de
me dire où je pourrais trouver Suzanne.

—Hein, Suzanne ? Qu'est-ce que c'est que ça,
Suzanne ?

—C'est ma sœur, monsieur.

—Ah ! c'est votre sœur ; Suzanne, je n'ai jamais
entendu prononcer ce nom-là. Donc votre sœur
est à Paris ?

—Oui.

—Et vous ignorez où elle demeure ?

—Oui.

—Qu'est-ce qu'elle fait ?

—Je ne sais pas.

—Ce n'est pas à moi de le savoir, répliqua-t-il
stupidement.

—Est-ce qu'il y a longtemps qu'elle est à Paris,
votre sœur ? demanda la femme.

—Depuis plus de six ans.

—Et vous dites qu'elle connaissait M. le baron ?

—Elle le connaissait.

—Cela me paraît assez drôle.

—C'est M. le baron qui a amené Suzanne à
Paris, dit Georgette.

L'homme et la femme se
regardèrent.

—Et vous dites qu'il y a
de cela six ans ? reprit la
moitié de l'homme dodu.

—Oui, plus de six ans.

Les portiers échangèrent
un nouveau regard et le mari
murmura :

—Ce serait trop fort !

Sa femme le poussa du
coude et reprit aussitôt :

—Pouvez-vous nous dire
comment elle est, votre sœur
Suzanne ?

—Comment elle est ? répé-
ta Georgette, qui n'avait pas
bien compris la question.

—Oui, si elle est grande ou
petite ; si elle est jolie, brune,
ou blonde comme vous ?

—Ma sœur est grande et
très belle, répondit Georgette ;
elle a des cheveux bruns
superbes et de grands yeux
bleus.

La petite femme bondit en
arrière, comme si elle eût été
piquée d'une tarentule, et
s'écria :

—C'est elle, c'est cette mi-
sérable fille : Andréa la Char-
meuse !

Le portier ayant mis son
second poing sur sa seconde
hanche.

—Vous, dit-il brutalement,
en menaçant Georgette du
regard, sortez d'ici et plus
vite que ça... Votre sœur est
une coquine, une infâme, un
monstre ; c'est une de ces
créatures dont les honnêtes
gens ne prononcent le nom
qu'avec horreur !... Andréa
la Charmeuse, votre épouvan-
table sœur a tué le baron de
Manoise, elle a tué mademoi-
selle Jeanne de Manoise, et

sans compter ceux qu'elle tuera encore, elle a
causé notre ruine, à nous. D'ailleurs, ne la cher-
chez pas à Paris, elle n'y est plus ; elle est allée
continuer dans un autre pays son œuvre fatale et
maudite !

Sous ces paroles terribles, Georgette, écrasée,
frémissante de terreur, s'était courbée en deux, les
pieds attachés au sol.

—Allons, petite malheureuse, reprit l'impitoy-
able portier d'une voix furieuse, allez-vous-en, allez-
vous-en !...

Et voyant qu'elle ne partait pas assez vite, il
marcha sur elle et la poussa avec brutalité par les
épaules jusque dans la rue.

Les pleurs et les sanglots de la pauvre enfant
auraient tendri le cœur d'un tigre. Hélas ! sur
la terre, ce n'est pas seulement parmi les animaux
méchants qu'on trouve des bêtes féroces.



Il trouva Jacques Sarruc, la figure barbouillée de savon, en train de se raser.—(Page 54, col. 1).

s'est retirée dans une de ses terres, disant que c'est
là qu'elle allait pour mourir. Regardez, depuis près
d'un an l'hôtel est dans cet état : désert, sombre,
toutes les persiennes fermées. Nous ne voyons
plus personne, ajouta-t-il avec une expression
comique de regret.

—Plus de visites, plus de diners, plus de soirées,
plus de profits, appuya la femme.

—Etre ici n'est plus un plaisir, amplifia le mari,
les yeux fixés sur son ventre obèse.

—Ah ! je suis désolée ! s'écria Georgette.

—Dis donc, mon ami, reprit la dame de la loge,
si nous pouvions donner à mademoiselle le rensei-
gnement dont elle a besoin.

—Sans doute, sans doute, fit le mari, prenant un
air de grande importance. Voyons, ma petite, con-
tinua-t-il en s'adressant à Georgette, dites-nous un
peu de quoi il s'agit.